

## Introduction. Du centre à la marge : Vat Phu dans les études sur l'espace khmer ancien

Michel Lorrillard

---

### Citer ce document / Cite this document :

Lorrillard Michel. Introduction. Du centre à la marge : Vat Phu dans les études sur l'espace khmer ancien. In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 97-98, 2010. pp. 187-204;

[https://www.persee.fr/doc/befeo\\_0336-1519\\_2010\\_num\\_97\\_1\\_6133](https://www.persee.fr/doc/befeo_0336-1519_2010_num_97_1_6133)

---

Fichier pdf généré le 08/11/2019

## Introduction

*Du centre à la marge :*

*Vat Phu dans les études sur l'espace khmer ancien*

Michel LORRILLARD \*

Au cours d'un voyage sur le Mékong qui les mène en 1900 de Luang Prabang à Phnom Penh, Louis Finot et Étienne Lunet de Lajonquière s'arrêtent à Champassak (Laos méridional) et s'attardent auprès du complexe architectural khmer en ruine de Vat Phu, auquel le premier consacre deux ans plus tard un article<sup>1</sup>. Ce temple « est de ceux dont on ne parle guère », regrette le jeune directeur de l'EFEO, ajoutant que s'il « était moins lointain, il jouirait sans nul doute de la notoriété qui s'attache à des monuments d'un art moins relevé, mais d'un accès plus facile ». Car il s'agit bien d'« une des belles œuvres architecturales de l'ancien Cambodge. Assurément, il ne saurait se comparer aux grands monuments d'Angkor, de Beng Melea, de Prah Khan : mais je ne sais si les architectes cambodgiens ont jamais montré plus de goût dans le choix d'un site, plus d'art à l'aménager, plus d'habileté à combiner les accidents du terrain et la disposition des édifices, de manière à produire une saisissante impression de noblesse et de majesté ». C'est ce même sentiment d'harmonie inspiré par l'association entre les monuments et leur environnement naturel qui motive un siècle plus tard, en 2001, l'inscription de « Vat Phu et des anciens établissements associés du paysage culturel de Champassak » à la Liste du patrimoine mondial de l'Unesco.

Vat Phu est le second site khmer après Angkor (1992) et avant Preah Vihear (2008) à bénéficier de la reconnaissance de l'Organisation des Nations unies. Les critères de justification de la décision apparaissent toutefois singulièrement différents : alors que les deux complexes du Cambodge sont distingués pour l'intérêt exceptionnel de leur patrimoine archéologique, celui du Laos est principalement valorisé pour l'« intégration d'un paysage symbolique d'une grande valeur spirituelle dans son environnement naturel » et pour l'« illustration de l'interprétation hindoue de la relation entre la nature et l'humanité »<sup>2</sup>. S'il est vrai que le dossier de proposition d'inscription transmis par le gouvernement lao ne fournissait « aucune information sur l'histoire du site avant son abandon au XIII<sup>e</sup> siècle »<sup>3</sup>, rendant ainsi le travail des rapporteurs plus difficile, cette différence apparaît tout de même significative des profondes lacunes qui affectent aujourd'hui encore la connaissance générale de Vat Phu.

\* Maître de conférences à l'École française d'Extrême-Orient.

1. L. Finot, « Vat Phou », *BEFEO* 2/3, 1902, p. 241-245.

2. *Convention du patrimoine mondial, vingt-cinquième session (11-16 décembre 2001)*, n° d'ordre 481, rapport Unesco, Paris, 2002, p. 48.

3. *Évaluation des organisations consultatives*, rapport Unesco, 2001, p. 88.

## La perception du site

Le « temple de la montagne », ainsi que l'appellent depuis plusieurs siècles les Lao, est l'objet de plus d'un paradoxe. La réalité que recouvre ce nom est déjà fort imprécise. La traduction ayant imposé le singulier, l'habitude qui conduit le plus souvent à évoquer « le temple » ou « le monument » de Vat Phu – alors que le site est composé d'édifices et d'aménagement distincts – génère une certaine confusion, d'autant que le périmètre du site est lui-même mal défini. On s'en tient généralement aux structures construites autour d'un axe est-ouest sur les premières pentes de la montagne Phu Kao, depuis les grands bassins antérieurs jusqu'au sanctuaire sommital, auxquelles sont associés une galerie postérieure (adossée à la falaise) et un système de captage et d'adduction d'eau. Les ruines se composent principalement d'une esplanade et de plusieurs terrasses, d'une allée que prolonge un long escalier, de portiques et autres structures de soutènement, et de plusieurs édifices de différentes tailles, en grès, en latérite et en brique. Ce complexe architectural d'époque angkoriennne (principalement du <sup>x<sup>e</sup></sup> au <sup>xii<sup>e</sup></sup> siècle) est celui qu'ont décrit de façon approximative les premiers explorateurs et que découvrent aujourd'hui les visiteurs pressés. Mais le site s'étend davantage sur la montagne avec d'autres lieux aménagés – et plus encore dans la vallée avec les ruines enfouies d'une ville préangkoriennne et le départ vers le sud d'une route bordée de constructions. Cet ensemble comprend en réalité des vestiges de culture « indianisée » qui s'échelonnent de façon continue du <sup>v<sup>e</sup></sup> au <sup>xiii<sup>e</sup></sup> siècle, c'est-à-dire sur toute la période ancienne ou classique de l'histoire khmère. Des traces d'occupation antérieure (quelques objets préhistoriques) sont également attestées. Il est par ailleurs probable que le site de Vat Phu ne fut jamais véritablement abandonné, y compris par les peuples les plus anciens qui l'ont occupé, puisque la création de la principauté de Champassak au début du <sup>xviii<sup>e</sup></sup> siècle fut sans doute davantage l'aboutissement d'une « laocisation » de la culture régionale (processus toujours en œuvre) que le résultat de l'arrivée massive d'une population exogène.

Il n'est sans doute pas abusif d'affirmer que malgré la renommée dont il bénéficie aujourd'hui, Vat Phu demeure très mal connu, y compris des spécialistes de l'histoire de l'Asie du Sud-Est. Si le site fait incontestablement partie de l'espace khmer ancien, il est pourtant situé en dehors des frontières du Cambodge actuel, une position qui conduit régulièrement à son oubli ou à la sous-estimation de son importance dans certains ouvrages. La politique et le nationalisme expliquent en partie cette situation, mais force est de constater que le cas est ici bien différent de celui de Preah Vihear, objet de convoitise de deux États qui s'en disputent violemment la possession. Vat Phu est considéré par le Cambodge comme l'un des nombreux témoignages de l'extension territoriale (davantage rêvée que connue) d'un empire depuis longtemps révolu, et par le Laos comme un site patrimonial « lao », dans le sens où la culture nationale serait caractérisée par une sorte d'intemporalité qui dépasserait finalement les particularismes d'une population pluriethnique. Cette différence de perception, qui n'était pas si forte à l'époque coloniale – l'Indochine française ayant provisoirement estompé certains clivages historiques – a certainement conduit à réduire l'intérêt que l'on a pu porter à Vat Phu dans la seconde moitié du <sup>xx<sup>e</sup></sup> siècle. La focalisation rapide des études sur la région d'Angkor, succédant à l'époque où les travaux d'exploration tentaient de définir les limites de l'aire atteinte par les Khmers (Aymonier, Lunet de Lajonquière, etc.), a par ailleurs monopolisé bien des moyens. Les résultats de cette évolution sont bien perceptibles aujourd'hui puisque les spécialistes occidentaux de la civilisation angkoriennne sont avant tout ceux qui travaillent sur le Cambodge, même si l'accès aux sites a été interrompu pendant une vingtaine

d'années. Il est curieux de voir à quel point ces travaux sont distincts de ceux qui sont menés depuis plusieurs décennies en Thaïlande sur le même espace culturel. Il est vrai que ce pays a su très tôt valoriser lui-même son patrimoine et interpréter son passé, affirmant ainsi son identité et son indépendance. La compartimentation sans cesse croissante des domaines de recherche pourrait encore fournir une autre explication au peu d'attention qui est porté à Vat Phu. Si les approches multidisciplinaires font aujourd'hui progresser la recherche, les publications de travaux de synthèse historique font par contre défaut. La perception de la place du Sud-Laos dans l'histoire régionale souffre certainement de cette situation. En se basant principalement sur les sources épigraphiques et en engageant tous ses efforts dans la critique textuelle, Michael Vickery – dans l'ouvrage érudit qu'il consacre à la société et l'économie de la période préangkorienne<sup>4</sup> – omet par exemple de prendre en compte les vestiges archéologiques et les développements de l'histoire de l'art, mais aussi les réalités physiques qui apportent souvent bien plus à la connaissance d'un processus de développement historique que le seul support des sources écrites. Le rôle de la région de Vat Phu y est alors radicalement réduit, car la valeur et la quantité des témoignages matériels qui y ont été retrouvés, notamment dans la ville ancienne, sont ignorées.

D'un point de vue purement géographique, Vat Phu se caractérise par une singularité qu'Henri Parmentier a bien mise en évidence : « seul de tous les édifices cambodgiens considérables, il est construit au flanc d'une montagne qui le domine de toute sa hauteur [...] »<sup>5</sup>. Cette importance du lien entre le complexe et son cadre naturel, qui est finalement celui que perçoivent le mieux les visiteurs et qui fonde aussi la décision de l'Unesco, est absolument déterminante puisque c'est justement la configuration très particulière de la montagne – avec son sommet facilement identifiable et rapidement identifié à un *liṅga* – qui lui a valu son caractère sacré, mis en évidence très tôt (dès le <sup>ve</sup> siècle au moins) par le nom sanskrit de Liṅgaparvata. Le fait que la plaine s'ouvre vers l'est, plaçant le sanctuaire adossé à la falaise dans une orientation idéale, fut très certainement un autre atout essentiel du site – tout comme la grande proximité de la montagne avec le Mékong. Il n'est pas surprenant qu'à l'extrémité septentrionale de cette chaîne de reliefs – dont le point culminant atteint tout de même 1416 m – un autre monument préangkorien ait été récemment découvert, dans une position similaire à celle du sanctuaire sommital de Vat Phu. On s'est peu interrogé par ailleurs sur l'importance qu'aurait pu avoir le fleuve sur le plan rituel. On sait pourtant aujourd'hui que son lit, à l'instar de celui de trois autres rivières situées au Cambodge, est marqué par des sculptures qui ont manifestement participé à sa sacralisation par une identification au Gange<sup>6</sup>, mentionné d'ailleurs dans l'épigraphie indochinoise à propos de pèlerinages. Les scènes et les figures brahmaniques sculptées sur des rochers du Mékong, à Khan Mak Houk, se trouvent à cinq kilomètres à peine en aval de la ville ancienne de Vat Phu. Elles contribuent là encore à donner au site son caractère exceptionnel.

Le site de Vat Phu, qui nous apparaît aujourd'hui isolé à l'intérieur des terres, devait être perçu d'une façon très différente à une époque ancienne. Sa position géographique se trouve au centre d'un réseau de voies de communication naturelles qui a conservé jusqu'à

4. M. Vickery, *Society, Economics, and Politics in Pre-Angkorian Cambodia – The 7th-8th Centuries*, The Centre for East Asian Cultural Studies for Unesco, The Toyo Bunko, Tokyo, 1998.

5. H. Parmentier, « Le temple de Vat Phou », *BEFEO* 14/2, 1914, p. 1-31.

6. M. Santoni & Chr. Hawixbrock, « Fouilles et prospections dans la région de Vat Phu (province de Champassak, sud du Laos) », *BEFEO* 85, 1998, p. 387-405.

la fin du XIX<sup>e</sup> siècle une grande importance, et dont les premiers explorateurs européens ont d'ailleurs profité. Le Mékong formait évidemment un axe essentiel donnant accès à la côte, et par là même aux premières implantations indianisées avec lesquelles des échanges étaient organisés. À Støeng Treng, en aval de Vat Phu et des chutes de Khone, se trouve le dernier confluent des grandes rivières de la rive gauche (Sé Kong, Sé San) qui lient la cordillère Annamitique au fleuve. En amont, à l'emplacement de l'actuel chef-lieu de la province de Champassak, arrive un autre grand affluent de gauche, la Sé Don, qu'une quarantaine de kilomètres à peine séparent du confluent de la Sé Mun, le plus grand affluent de droite du Mékong. On sait l'importance du bassin de cette rivière, et d'une façon plus large du plateau de Khorat, pour le développement en Asie du Sud-Est des communautés protohistoriques. Il n'est pas anodin non plus que les plus anciennes inscriptions rattachées au domaine khmer, notamment celles de Citrasena /Mahendravarman, aient été en majorité retrouvées dans un espace riverain du Mékong dont la province de Champassak forme le centre et le confluent de la Sé Mun la limite septentrionale.

### Les études pionnières

La recherche historique sur Vat Phu commence il y a pratiquement 150 ans, en septembre 1866, au moment où la Commission d'exploration du Mékong parvient à Champassak après plusieurs semaines de navigation sur le fleuve. L'objectif de l'équipage n'est certes pas d'étudier la civilisation khmère, mais les instructions sont diverses et demandent parfois des compétences inattendues : « on a signalé quelques ruines d'anciennes constructions dans le voisinage de Bassac, vous aurez à vérifier le fait et à déterminer la provenance et l'âge de ces constructions »<sup>7</sup>. Au vrai, certains membres de la mission sont déjà préparés à d'éventuelles découvertes archéologiques. C'est le cas notamment du capitaine de frégate Ernest Doudart de Lagrée qui dirige l'expédition. Celui-ci a effectué depuis 1862 plusieurs séjours à Angkor, à peine redécouverte par les Occidentaux, et s'est déjà familiarisé avec un art auquel il voue une grande admiration. C'est le cas également du lieutenant de vaisseau Francis Garnier, initié par son supérieur pendant une escale à Siem Reap, qui a en particulier levé le plan de plusieurs grands monuments. Louis Delaporte sera enfin le membre de la Commission d'exploration du Mékong que la rencontre avec la civilisation du Cambodge marquera de la façon la plus profonde. Éprouvant une véritable révélation au contact de l'art khmer, il passera le restant de sa vie à essayer de le faire connaître en Europe. Le journal de voyage de l'expédition montre tout le soin que prennent les trois hommes à décrire pour la première fois les vestiges de Vat Phu, visités à plusieurs reprises au cours des semaines qu'ils passent à Champassak<sup>8</sup>. Leurs interprétations ne sont parfois pas exemptes d'approximations ou d'erreurs, mais celles-ci sont absolument pardonnables pour un domaine de recherche encore totalement vierge et dont ils établissent justement les bases. Parmi les relevés effectués au cours de ce séjour dans le Sud-Laos, il faut signaler la carte des environs de Bassac publiée en 1873 avec l'atlas du *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, puisque celle-ci montre clairement le site de Vat Phu avec ses principaux aménagements. Il est intéressant de signaler qu'à travers un artifice graphique, elle met déjà en évidence trois éléments d'une configuration spatiale

7. « Instructions de l'amiral, commandant en chef, gouverneur de Cochinchine », n° 134, Archives d'Outre-Mer, citées par J.-P. Gomane, *L'exploration du Mékong*, L'Harmattan, Paris, 1994, p. 252.

8. « Voyage d'exploration en Indo-Chine », *Le Tour du Monde* 22, 1870-1871, p. 1-96, 305-416 ; F. Garnier, *Voyage d'exploration en Indo-Chine (...)*, Hachette, Paris, 1873, réédition en 1885.

dont on ne réalisera que plus tard toute l'importance : la forme tout à fait particulière du sommet qui surplombe Vat Phu, le rapport étroit existant entre ce sommet et le complexe monumental, et le positionnement sur le bord du Mékong du Vat Luang Kao, cœur d'une ville ancienne dont on ne soupçonne pas encore l'existence.

Une dizaine d'années à peine après le passage de la Commission, Jules Harmand entreprend ses voyages solitaires dans le bassin inférieur du Mékong<sup>9</sup>. Louis Finot a rappelé le rôle essentiel que cette forte personnalité – tour à tour médecin, soldat, explorateur, diplomate et gouverneur – a joué dans la fondation des études orientalistes en Indochine. C'est en effet à partir de ses estampages d'inscriptions, réalisés au Cambodge et au Sud-Laos entre 1875 et 1877 et dont certains fac-similés paraissent en France en 1879<sup>10</sup>, qu'Hendrik Kern publie en 1882 les premières traductions de textes épigraphiques sanskrits de la région. Parmi celles-ci figure l'importante inscription de Ban That (K. 364), située à une trentaine de kilomètres au sud de Vat Phu<sup>11</sup>. Harmand s'est également rendu sur ce dernier site où il a copié l'inscription signalée par Garnier (K. 366), emportée peu de temps après par les Siamois. Il est donc le premier à mettre en évidence des témoignages écrits anciens originaires de la vallée moyenne du Mékong. Son exemple est rapidement suivi par le « père des études chames et cambodgiennes », Étienne Aymonier, qui fournira aux sanskritistes français une ample documentation. En octobre et novembre 1883, celui-ci effectue à son tour une tournée d'exploration dans la région de Champassak et donne une nouvelle description de Vat Phu, ainsi que de précieuses informations sur les sites anciens qui en sont proches<sup>12</sup>. Il trouve notamment deux stèles inscrites à Huay Tomo (K. 362) et sur le Phu Lokhon (K. 363), dont les textes et la traduction sont respectivement publiés en 1893 et 1903 par Abel Bergaigne<sup>13</sup> et Auguste Barth<sup>14</sup>. Ce dernier présente aussi en 1902 son étude d'une belle inscription (K. 367) exhumée un an plus tôt par des chercheurs de trésors dans les ruines de Vat Phu<sup>15</sup>. Au tournant du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle, alors que les chercheurs sur les anciennes civilisations de la péninsule indochinoise ne forment encore qu'une poignée d'hommes, l'histoire de Vat Phu et de sa région est donc déjà documentée par plusieurs textes couvrant une large période. Celui de la stèle de Phu Lokhon, daté de la fin du VI<sup>e</sup> siècle, est le plus ancien. Commandité par le roi Mahendravarman, dont on nous précise le nom princier de Citrasena, il est le premier d'une longue série de témoignages similaires que l'on retrouvera sur un vaste espace, principalement hors du Cambodge. La stèle exhumée à Vat Phu lui est postérieure de quelques décennies : elle cite Jayavarman (I<sup>er</sup>), mais également le « Liṅgaparvata » qui est d'abord pris pour le nom d'un sanctuaire, même si la référence à la montagne de Vat Phu est reconnue. L'inscription de Huay Tomo s'inscrit dans la collection géographiquement dispersée des textes digraphiques du règne de Yaśovarman (I<sup>er</sup>) destinés à commémorer en 889 la fondation d'un *āśrama* – ici dédié à Rudrāṇi. La

9. J. Harmand, « Le Laos et les populations sauvages de l'Indo-Chine », *Le Tour du monde* 38, 1879, p. 1-48.

10. J. Harmand, « Notes de voyage en Indo-Chine [...] », *Annales de l'Extrême-Orient* 1, 1878-1879, p. 329-363.

11. H. Kern, « Inscriptions cambodgiennes – Article II », *Annales de l'Extrême-Orient* 3, 1882, p. 65-76.

12. *Mission Étienne Aymonier – Voyage dans le Laos*, Annales du Musée Guimet, 2 vol., E. Leroux, Paris, 1895 et 1897 ; É. Aymonier, *Le Cambodge II – Les provinces siamoises*, Ernest Leroux, Paris, 1901.

13. A. Bergaigne & A. Barth, *Inscriptions sanscrites de Campā et du Cambodge*, n° 54, p. 389.

14. A. Barth, « Inscription sanscrite de Phou Lokhon (Laos) », *BEFEO* 3/3, p. 442-446.

15. A. Barth, « Stèle de Vat Phou, près de Bassac », *BEFEO* 2/3, p. 235-240.

traduction partielle de Kern du long texte de la stèle de Ban That est complétée en 1912 par une traduction de Finot<sup>16</sup> : le document est daté de la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, mais rappelle les fondations faites dans la contrée sous le règne de trois souverains – Jayavarman VI, Dharaṇḍravarman et Sūryavarman II – et mentionne le mont Bhadreśvara, autre nom de la montagne de Vat Phu. Quant à la seconde inscription retrouvée à côté du sanctuaire (K. 366), elle est datée de 1139 et fait largement référence à Sūryavarman II sous le règne duquel elle a été gravée. Aymonier a résumé la partie khmère de son texte où il est question de fondations et de dons dédiés à des divinités. Parmi celles-ci figure Bhadreśvara, une forme de Śiva qui a été l'objet d'un culte royal dans le sanctuaire cham de My Son, et dont on comprend très vite qu'il a également été le principal dieu honoré à Vat Phu<sup>17</sup>. Cœdès publiera l'inscription complète en 1953<sup>18</sup>. Dans les treize premières lignes en sanskrit apparaît également le nom d'une ville : Liṅapura.

### La description du complexe monumental

Avec la création de l'École française d'Extrême-Orient en 1898-1900, la curiosité suscitée par Vat Phu est en partie satisfaite grâce à une série d'études de plus en plus précises. Louis Finot et Étienne Lunet de Lajonquière, on l'a vu, ont visité le site dès 1900. Le premier publie deux ans plus tard une présentation du complexe plus rigoureuse que celle de ses prédécesseurs<sup>19</sup>. Ses observations sur l'iconographie des sculptures et des bas-reliefs constituent par ailleurs une approche nouvelle de l'art déployé par les Khmers sur le site. En 1907, Lunet de Lajonquière intègre logiquement Vat Phu dans le grand inventaire descriptif qu'il dresse des monuments de l'ancien Cambodge<sup>20</sup>, ajoutant des sites plus ou moins proches dont certains avaient déjà été mentionnés par Harmand et Aymonier. On retiendra principalement de cette étude les observations qui sont faites sur les vestiges les plus anciens de la province de Champassak, notamment ceux qui se trouvent au bord du fleuve, de même que les indications sur les limites septentrionales (régions de Savannakhet et Vientiane) et orientales (Attopeu) de l'influence khmère dans le bassin du Mékong.

L'étude de Vat Phu la plus importante est toutefois celle que publie en 1914 Henri Parmentier, reprise et complétée vingt-cinq ans plus tard par de nouvelles observations<sup>21</sup>. Elle reste aujourd'hui inégalée pour la description de l'ensemble des édifices, mais aussi pour la compréhension profonde des différentes phases de leur construction. On peut admettre que l'objet principal des prédécesseurs de l'architecte avait été de décrire dans l'état dans lequel ils l'avaient découvert le complexe monumental. Comme le temps passé sur le site avait été généralement court et qu'aucun des premiers visiteurs n'était véritablement formé à l'architecture, plusieurs erreurs d'appréciation avaient été commises.

16. L. Finot, « Notes d'épigraphie XIII : l'inscription de Ban That », *BEFEO* 12/2, p. 1-28.

17. A. Sanderson a soutenu récemment (« The Śaiva Religion among the Khmers », *BEFEO* 90-91, 2003-2004, p. 349-462, en particulier p. 409) que Bhadreśvara aurait pu être la principale forme de Śiva adorée par les Khmers et que son temple d'origine serait à Vat Phu.

18. G. Cœdès, *Inscriptions du Cambodge*, vol. 5, EFEO, Paris, 1953, p. 288-295.

19. L. Finot, « Vat Phou », *op. cit.*

20. É. Lunet de Lajonquière, *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, tome deuxième, Ernest Leroux, PEFEQ, 1907.

21. H. Parmentier, « Le temple ... », *op. cit.* ; *L'Art khmèr classique – Monuments du quadrant Nord-Est*, EFEO (PEFEO 29-29 bis), Paris, p. 212-247.

Parmentier se charge dans un premier temps de mettre de l'ordre dans ces descriptions et de proposer un état des lieux précis, autant que le permettent en tout cas les nombreux éléments (végétation, pierres déplacées, constructions récentes, etc.) qui font obstacle à une vision claire du site. Des dégagements aboutissent à des découvertes qui ne relèvent pas du détail, comme celles des grands bassins jouxtant au nord le « srah » principal, de murs en maçonnerie sur les côtés de l'avenue, et même de six édifices ruinés en brique sur une terrasse. Il tente ensuite d'identifier la fonction ou le rôle de chacune des structures, afin de « dégager le caractère propre et la nature peut-être exceptionnelle du monument ». La mise en évidence d'éléments fondamentaux – tels que le *liṅga* naturel au sommet de la montagne, la source qui sourd de la falaise, le captage et l'adduction de l'eau jusqu'au *liṅga* du sanctuaire (le dispositif complet ne sera révélé que plus tard), sacralisant ainsi deux fois le précieux liquide – permet de comprendre l'aura de Vat Phu dès sa plus haute antiquité. À cette importance originelle que les Khmers n'oublièrent jamais, puisque le site fut vénéré et enrichi de façon continue jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle au moins, étaient forcément liées des forces productives et l'organisation très élaborée d'une société. C'est Parmentier qui commence ici véritablement à percevoir la mise en valeur des environs du temple et la question de l'occupation du sol, en particulier sur les rives proches du Mékong. Une troisième approche qui distingue enfin totalement l'architecte de ses prédécesseurs est l'effort qu'il réalise pour comprendre les différentes phases de l'histoire architecturale du complexe monumental. Il s'interroge sur les moyens de la construction et met en évidence le pragmatisme des bâtisseurs. Il imagine en particulier les techniques que les Khmers ont essayées, les échecs qu'ils ont expérimentés, et les solutions qu'ils ont trouvées pour aboutir aux monuments actuels. Dans bien des cas, il retrouve la trace d'aménagements anciens, ce qui lui permet d'expliquer l'aspect anormal de certains édifices. Un quatrième apport de Parmentier est bien évidemment de pouvoir appuyer sa présentation de Vat Phu sur un long travail préalable d'architecture comparative. En 1939, lorsqu'il complète son grand article de 1914, il possède près de quarante années d'expérience de l'« art architectural hindou » en Asie du Sud-Est. Il est alors capable de retrouver dans les techniques utilisées au Sud-Laos des pratiques employées ailleurs, aussi bien dans l'espace khmer que dans des régions plus éloignées.

Un regard rétrospectif porté sur ces premières études de Vat Phu montre toutefois que malgré l'implication de Louis Finot dans la présentation des monuments, les études épigraphiques ne trouvèrent pratiquement aucun écho dans les travaux sur l'architecture et l'histoire de l'art – et inversement – comme si les deux domaines de recherche étaient étrangers l'un à l'autre et ne concernaient pas le même objet. Le travail des épigraphistes est encore essentiellement limité à l'établissement des textes et à leur traduction. Celui des architectes est avant tout descriptif. L'analyse et l'interprétation des sources écrites au regard des données matérielles ne semblent pas encore aller de soi. Il est vrai que durant le premier quart du XX<sup>e</sup> siècle la connaissance des textes et des formes demeure lacunaire, empêchant du même coup des analyses comparatives poussées. Il est d'ailleurs risqué de procéder trop hâtivement à des classifications rigides, comme le prouva Philippe Stern dans les années 1920 en rectifiant radicalement la chronologie des styles jusque-là admise.

### **Vat Phu au centre de l'histoire khmère**

Les efforts déployés par George Cœdès pour interpréter les sources, préalables nécessaires à son vaste travail de synthèse historique, le conduisent pourtant à accorder en

1918 une importance toute particulière à Vat Phu<sup>22</sup>. Une courte inscription sur piédroit (K. 475), trouvée sur le site et publiée trois années plus tôt par Finot<sup>23</sup>, fait référence en 1139 aux deux villes de « Liṅapura » (déjà mentionnée dans K. 366, mais le texte sanskrit n'a pas encore été publié) et « Śreṣṭhapura ». C'est cette dernière qui retient entièrement l'attention de l'orientaliste, puisqu'il l'identifie aussitôt à la capitale de Śreṣṭhavarman, l'un des plus anciens rois dont la tradition angkoriennne tardive ait gardé le souvenir. Cœdès est ainsi amené à conclure que la région de Vat Phu est le berceau de la première dynastie cambodgienne – la « terre de Kambu » – autrement dit l'espace à partir duquel le Zhenla aurait commencé son expansion pour conquérir ensuite le Funan, au tournant du VI<sup>e</sup> et du VII<sup>e</sup> siècle. Cette théorie est réaffirmée en 1928 en s'appuyant sur des arguments nouveaux qui sont issus des annales chinoises : traitant de la capitale du Zhenla, celles-ci évoquent une montagne et le sanctuaire d'une divinité dont les noms sont identifiés à ceux de Liṅaparvata et de Bhadrésvāra, déjà attestés par plusieurs inscriptions<sup>24</sup>. Cœdès donne toutefois une nouvelle dimension à son champ de recherche en publiant en 1956 la traduction de la très importante stèle inscrite du Vat Luang Kau (K. 365) – trouvée une cinquantaine d'années plus tôt sur la berge du Mékong, à quelque cinq kilomètres de Vat Phu – que des critères paléographiques permettent de dater de la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle<sup>25</sup>. Il identifie en effet le commanditaire de l'inscription, le *mahārājādhirājā Śrī Devānīka*, venu d'un pays lointain pour établir au pied du Liṅaparvata un *mahātīrtha* appelé Kurukṣetra, à un souverain cham de la même époque auquel les sources chinoises donnent un nom sémantiquement similaire. Il se voit alors contraint de réviser ses conceptions sur les origines du royaume khmer en repoussant en aval des chutes de Khone le territoire des premiers souverains. Au texte de Devānīka s'ajoute toutefois une information capitale révélée par la photographie aérienne : l'endroit même où la stèle a été découverte se trouve au centre d'un vaste quadrilatère, riverain du fleuve, qui est constitué de plusieurs enceintes concentriques à l'intérieur desquelles différentes structures ont laissé une marque. Ces aménagements, difficilement repérables au sol (Lunet de Lajonquière avait toutefois déjà signalé l'existence dans cette zone de débris de sanctuaires), prouvent l'existence ancienne d'une importante cité, dont la présence n'avait été jusque-là que suspectée. Il semble pourtant bien que dans sa dernière synthèse historique, Cœdès essaie de concilier ces données avec ses toutes premières intuitions : il suggère en effet une domination chame sur la région de Champassak à la fin du V<sup>e</sup> siècle, mais il se prononce surtout pour la possession de cette dernière par les Khmers au tournant du V<sup>e</sup> et du VI<sup>e</sup> siècles – la fondation de la cité ayant alors pu être la conséquence d'une conquête<sup>26</sup>. La reconstruction de l'orientaliste apparaît au final peu claire. Tout en considérant la présence chame comme une parenthèse, il ne dit rien de ce qui aurait pu précéder. Plus encore, lorsqu'il évoque ensuite une prise de contrôle par les Khmers, il ne se positionne plus sur leur origine et paraît ainsi réfuter son hypothèse de 1956, dont il avouait lui-même à l'époque qu'elle ne le satisfaisait pas entièrement.

22. G. Cœdès, « Le site primitif du Tchen-la », *BEFEO* 18/9, p. 1-3.

23. L. Finot, « Piédroit de Vat Phu », *BEFEO* 15/2, 1915, p. 107.

24. G. Cœdès, « La tradition généalogique des premiers rois d'Angkor d'après les inscriptions de Yaçovarman et de Rājendravarman », *BEFEO* 28, 1928, p. 124.

25. G. Cœdès, « Nouvelles données sur les origines du royaume khmèr : la stèle de Vāt Luang Kāu près de Vāt Ph'u », *BEFEO* 48/1, 1956, p. 209-220. Cf. également C. Jacques, « Notes sur l'inscription de la stèle de Vāt Luang Kāu », *Journal asiatique*, 1962, p. 249-256.

26. G. Cœdès, *Les États hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*. De Boccard, Paris, 1964, p. 126-127.

## Nouveaux matériaux

Il semble qu'à bien des égards les travaux de Parmentier sur Vat Phu aient été considérés comme définitifs, puisque si l'on met à part une étude partielle de Jacques Dumarçay<sup>27</sup> et quelques travaux d'expertise récents destinés à préparer la restauration de certains édifices<sup>28</sup>, le complexe n'a plus donné lieu depuis cent ans à un essai de compréhension globale, situé dans une perspective historique. La même observation peut être faite à propos des sources épigraphiques : alors que six inscriptions (K. 362, K. 363, K. 364, K. 366, K. 367 et K. 475) bénéficient en effet d'une valorisation particulière de 1882 à 1915, il n'en est plus de même par la suite, hormis le cas particulier de la stèle inscrite du Vat Luang Kau (K. 365), publiée en 1956. La connaissance générale que nous avons donc aujourd'hui du site repose encore largement sur les études produites durant le premier quart du xx<sup>e</sup> siècle. Les informations accumulées depuis cent cinquante ans sur le patrimoine khmer du Sud-Laos – mises en relation avec ce que nous savons maintenant des plus anciennes cultures historiques de la région, permettent pourtant de renouveler d'une façon importante notre perception. Les premières traductions d'inscriptions contribuaient à préciser le cadre chronologique de l'implication khmère dans le Sud-Laos, en fournissant des repères échelonnés entre la fin du vi<sup>e</sup> et la première moitié du xii<sup>e</sup> siècle. Le texte de la stèle du Vat Luang Kau (K. 365) a repoussé de façon conséquente la limite haute de ce cadre, puisque l'on sait maintenant que la montagne du *liṅga* (Liṅgaparvata) était déjà honorée durant la seconde moitié du v<sup>e</sup> siècle. Quant à la limite basse, elle pourrait bien être repoussée à la fin du xiii<sup>e</sup> ou au début du xiiii<sup>e</sup> siècle, puisqu'une inscription sur un miroir de cette époque (K. 963, il y est encore question de Bhadreśvara) a été retrouvée en 1904 à Vat Phu – où un monument au moins, Thao Tao, semble dater du règne de Jayavarman VII. Cette pérennité de l'occupation n'a sans doute pas été soulignée autant qu'il l'aurait fallu. Elle prouve pourtant le caractère tout à fait exceptionnel du complexe sacré, car aucun site au Cambodge même ne peut lui être comparé pour la durée d'activité. La question de la continuité des pratiques religieuses dans cette région peut d'ailleurs aujourd'hui être étudiée à la lumière d'un corpus de documents nettement plus important, puisqu'aux huit inscriptions mentionnées précédemment, on peut ajouter maintenant vingt et une inscriptions cataloguées avec un numéro « K », au moins trois autres encore non inventoriées, et plusieurs fragments épars. Dix de ces documents ne sont pas des découvertes récentes, car ils figurent déjà dans l'inventaire général des inscriptions khmères établi par George Cœdès à la fin de sa vie<sup>29</sup> – et certains d'entre eux ont donné lieu à une note, voire à une traduction, dans un des volumes du corpus publié<sup>30</sup>. Plusieurs sont cependant trop abîmés ou lacunaires pour livrer un véritable sens ; au mieux, ils nous donnent des indications sur leur époque de rédaction et leur objet général. Les autres apparaissent toutefois précieux pour les pratiques rituelles auxquelles ils font référence, ou pour les noms propres qu'ils mentionnent. Les onze derniers documents inventoriés ont été en partie étudiés par Claude Jacques, qui en a également cité

27. J. Dumarçay, « Notes d'architecture khmère », *BEFEO* 79/1, 1992, p. 133-171.

28. Rapports des coopérations française, japonaise et italienne. On retiendra notamment celui de P. Pichard, *The Conservation of Vat Phu Temple*, Unesco, Bangkok, 1997.

29. G. Cœdès, *Inscriptions du Cambodge*, vol. 8, EFEO, Paris, 1966.

30. *Op. cit.*, vol. 5 et 7, 1953 et 1964.

quelques-uns dans des communications ou des notes<sup>31</sup>. Les plus importantes sont sans doute les deux inscriptions de Mahendrarvarman (K. 1173, K. 1174) trouvées à proximité du lieu de découverte de l'inscription de Devānīka, portant à seize au moins le nombre des inscriptions de ce personnage identifiées dans l'espace khmer ancien<sup>32</sup>. Avec les documents et les fragments qui échappent encore à l'inventaire général des inscriptions khmères se trouve par ailleurs une inscription sur stèle de sept lignes qui est rédigée dans une écriture inconnue dans le bassin inférieur du Mékong, mais qui rappelle par son aspect certaines écritures indiennes méridionales.

Les études publiées sur Vat Phu dans la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle ont surtout mis en évidence les édifices de l'époque angkoriennne, dont les vestiges sont les seuls visibles sur le site du complexe monumental. Parmentier a toutefois rappelé, notamment dans son ouvrage sur l'architecture préangkoriennne, qu'un sanctuaire beaucoup plus ancien a existé<sup>33</sup>. Celui-ci n'est plus perceptible qu'à travers son plan, repris par une construction en brique grossière et inachevée qui a remplacé la structure originelle à une date indéterminée. Aux historiens de la période khmère classique, les sources épigraphiques disponibles offrent désormais un très utile complément à l'analyse des sculptures et des bâtiments. Une dizaine de documents, datés de façon continue du ix<sup>e</sup> aux xiii<sup>e</sup> siècles ont été identifiés. Tous apportent de précieuses informations sur le contexte historique et religieux, et certains complètent ou confirment des données qui apparaissent dans des documents du Cambodge parfois très éloignés. Une splendide stèle inscrite (K. 1320) inhumée en janvier 2013 dans la cour du « palais » nord de Vat Phu fait l'éloge, à l'intérieur de ses 96 stances en sanskrit, des rois Indravarman I<sup>er</sup>, Yaśovarman I<sup>er</sup>, Harṣavarman I<sup>er</sup> et Īśānavarman II, dont les règnes s'étalent entre 879 et 928, une période encore mal documentée<sup>34</sup>. Deux inscriptions digraphiques de Yaśovarman (K. 362, K. 1005) donnent désormais, par leur position géographique, d'utiles indications pour établir la cartographie des ermitages fondés par ce roi à la fin du ix<sup>e</sup> siècle<sup>35</sup>. Une inscription du Baphuon (K. 583) pourrait montrer le lien qui existait dès le début du ix<sup>e</sup> siècle entre Vat Phu et Preah Vihear<sup>36</sup>. Une inscription de ce dernier sanctuaire (K. 380) rappelle également ce lien au xi<sup>e</sup> siècle, alors qu'une inscription sensiblement de la même époque trouvée à Vat Phu (K. 720) détaille les limites et les redevances de plusieurs terres offertes au temple. Le règne de Sūryavarman II, période où des travaux importants ont été effectués dans le Sud-Laos (Vat Phu et Ban That), a laissé en fait trois inscriptions (K. 364, K. 366, K. 475) qui abondent en indications sur ce roi du xii<sup>e</sup> siècle, mais également sur ses prédécesseurs. Bien d'autres informations sur la période angkoriennne de Vat Phu

31. Cette documentation, associée à l'intérêt suivi que C. Jacques a toujours porté à Vat Phu depuis ses « notes sur l'inscription de la stèle du Vāt Luang Kāu » en 1962 (*op. cit.*), l'a conduit à accorder une place primordiale au site dans les débuts de l'histoire khmère. Cf. « Le pays khmer avant Angkor », *Journal des savants*, 1-3, 1986, p. 59-95 et surtout (co-signé avec P. Lafond), *L'Empire khmer. Cité et sanctuaires, I<sup>er</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles*, Fayard, Paris, 2004, qui intègre le résultat des fouilles des années 1990.

32. La dernière inscription identifiée de ce roi est K. 1280, découverte dans la province de Roi Et, Thaïlande.

33. H. Parmentier, *L'art khmère primitif*, EFEO (PEFEO 21-22), Paris, 1927.

34. Cette longue inscription est l'objet d'un séminaire EPHE / EFEO. Son édition et sa traduction seront assurées par C. Jacques et D. Goodall, que je remercie pour ces premières informations inédites.

35. Sur le cas particulier de K. 1005, cf. la contribution de D. Soutif et de J. Estève dans le présent volume.

36. C. Jacques, « Études d'épigraphie cambodgienne IX : La stèle du Baphuon, K. 583 », *BEFEO* 63, 1976, p. 351-368 ; A. Sanderson, *op. cit.*

pourraient encore apparaître, soit dans des sources cambodgiennes jusqu'ici négligées qui mentionnent le sanctuaire, la divinité, la montagne ou la ville, soit dans de nouveaux documents découverts au Sud-Laos, notamment autour des édifices qui ont jalonné la route ancienne entre Angkor et Vat Phu dans ses cent derniers kilomètres. Il est par exemple à espérer que l'on retrouve à That Na Samlieng, Dong That, That Ban Donc, That Nang Ing et Nong Pham des documents aussi intéressants que celui qui a été découvert devant les tours de Ban That<sup>37</sup>.

Bien avant la découverte de la stèle de Devānīka et la révélation du plan de la ville par la photographie aérienne, Cœdès avait pressenti l'importance du site de Vat Phu à une date très ancienne. Certaines de ses hypothèses ont depuis été abandonnées par la critique historiographique contemporaine. Il en est ainsi de la correspondance qui est faite entre la ville de Śreṣṭhapura mentionnée par le piédroit de Vat Phu (K. 475) et une capitale du même nom attribuée à Śreṣṭhavarman, fils de Śrutavarman. L'épigraphie angkoriennne présente ces personnages probablement légendaires comme les premiers rois khmers, issus du couple mythique Kambu-Merā. Cœdès les avait associés à la conquête du site de Vat Phu sur les Chams à la fin du v<sup>e</sup> siècle et avait même fini par les considérer comme les fondateurs de la cité ancienne. À propos de cette dernière, on préfère aujourd'hui retenir le nom de Liṅgapura cité dès le vii<sup>e</sup> siècle (K. 1059) et que l'on retrouve ensuite régulièrement dans les sources épigraphiques locales ou du Cambodge, mais qui pourrait bien avoir existé beaucoup plus tôt si l'on admet une correspondance avec la mention du Liṅgaparvata. Le nom de Kurukṣetra est également retenu, puisque c'est celui que Devānīka donne au grand *firtha* (désignant d'abord un bassin ou un lieu de pèlerinage) qu'il fonde au pied de la montagne, et on le retrouve également mentionné en tant que lieu de résidence dans une inscription sur piédroit de 654 (Jayavarman I<sup>er</sup>), découverte à une cinquantaine de kilomètres au sud de Vat Phu (K. 1201). En attendant qu'une localisation précise soit éventuellement donnée à Śreṣṭhapura, on ne peut absolument rejeter l'hypothèse selon laquelle cette ville aurait pu être située dans la région de Champassak. En fait, il est tout à fait possible qu'un même lieu ait connu plusieurs noms (voire plusieurs traductions en sanskrit), comme le Liṅgaparvata qui a été également appelé Liṅgādri (inscription de Sambor Prei Kuk, K. 441) et Mont de Bhadreśvara (K. 723, K. 364). Parmi les autres théories importantes de Cœdès actuellement mises en doute figure celle qui fait de Devānīka un roi cham. Claude Jacques le ferait plutôt venir de Si Thep, c'est-à-dire de la direction opposée (ouest), et propose d'identifier ce *mahārājādhirājā*, tel qu'il se définit, au *sārvabhauma* que les premières inscriptions préangkoriennes présentent comme l'ascendant des rois Vīravarman, Bhavavarman et Mahendrarvarman, à partir desquels l'histoire du pays khmer commence véritablement à apparaître<sup>38</sup>. Devānīka pourrait alors être l'ancêtre peu éloigné de ces derniers. Il n'est pas non plus interdit de penser qu'il aurait pu tout simplement venir du sud, c'est-à-dire d'un endroit proche du delta du Mékong<sup>39</sup>. Le fleuve était en effet la principale voie de communication avec les terres de l'intérieur, comme l'attestent les nombreux sites préangkoriens qui occupent de façon quasi ininterrompue ses rives et celles de ses principaux affluents sur près d'un

37. Cf. M. Santoni & Chr. Hawixbrock, « Prospections 1999 au sud de Vat Phou : du Houay Khamouane à la frontière cambodgienne », *BEFEO* 86, 1999, p. 394-405.

38. C. Jacques & P. Lafond, *L'Empire khmer, op. cit.*, p. 97.

39. Si G. Cœdès proposait d'identifier Devānīka à un souverain cham, il reconnaissait pourtant dans la stèle du Vat Luang Kau un modèle d'écriture qu'il disait proche de celui d'une inscription de Guṇavarman, de la même époque, trouvée dans la plaine des Jones en Cochinchine

millier de kilomètres<sup>40</sup>. Sur cette question des origines, il est dommage qu'une autre inscription de Vat Phu – la grande stèle K. 477 (3,10 m de hauteur) – n'ait pour l'instant pas retenu l'attention des spécialistes. Découverte au début du xx<sup>e</sup> siècle à proximité du lieu où a été trouvé la stèle du Vat Luang Kau, elle apparaît très proche de celle-ci par sa forme et pourrait bien lui être contemporaine. Le texte qui court sur ses quatre faces est très érodé, mais il est à peu près certain que son écriture est très archaïque.

Révélés principalement au cours des vingt dernières années, les témoignages sur la période la plus ancienne de Vat Phu constituent aujourd'hui une documentation importante dont l'étude a été à peine commencée. Plus brèves et plus abîmées que les inscriptions de l'époque classique, les inscriptions préangkorienues du Sud-Laos sont pourtant supérieures en nombre, avec au moins seize documents recensés. À la stèle de Phu Lokhon qui avait été traduite par Barth en 1903 se sont ajoutés pour les territoires correspondant à l'espace khmer ancien quinze documents très similaires, attribuables à Citrasena/Mahendravarman. La ville ancienne de Vat Phu est le lieu où ont été découverts les deux derniers qui, comme l'a montré C. Jacques, ajoutent des indications précieuses pour notre perception du contexte historique à la fin du vi<sup>e</sup> siècle<sup>41</sup>. Chronologiquement, ces deux inscriptions de Vat Phu semblent en effet se placer après trois autres textes du nord du Cambodge et du nord-est de la Thaïlande dans lesquels Citrasena apparaît encore comme un prince et avant onze autres dans lesquels il célèbre sous le nom royal de Mahendravarman des victoires, principalement autour du confluent de la Sé Mun, à environ 80 km en amont de Vat Phu. Il semble alors qu'il vienne tout juste d'être couronné – peut-être vers 590 – et que cette occasion lui permette de rendre hommage à son père et à son oncle paternel en érigeant pour eux une statue de taureau. Il est actuellement admis que les successeurs directs de Mahendravarman avaient leur capitale au Cambodge même, notamment à Sambor Prei Kuk. Au moins quatre inscriptions de la région de Vat Phu (K. 367, K. 1059, K. 1201, K. 1224) attribuées à Jayavarman I<sup>er</sup>, dans la seconde moitié du vii<sup>e</sup> siècle, montrent toutefois que ce puissant souverain accordait encore beaucoup d'attention aux territoires situés en amont des chutes de Khone. Leur texte concerne chacun un sanctuaire différent. Une cinquième inscription retrouvée à Phon Sao-E (K. 1197), entre Vat Phu et la ville ancienne, cite également le nom de Jayavarman. L'analyse paléographique de l'écriture, encore de type préangkorien, ne permet cependant pas de déterminer s'il s'agit du premier souverain de ce nom, ou plutôt de Jayavarman II qui réunifia le Cambodge au début du ix<sup>e</sup> siècle et qui est considéré comme le premier roi de l'empire khmer de l'époque angkorienne<sup>42</sup>.

Plus que les inscriptions, ce sont toutefois les travaux archéologiques menés à Vat Phu dans les années 1990 qui attestent le mieux de l'importance de la période préangkorienne

40. M. Lorrillard, « Pre-Angkorian Communities in the Middle Mekong valley (Laos and Adjacent Areas), *Before Siam was Born : New Insights on the Art and Archaeology of Pre-Modern Thailand and its Neighbouring Regions*, S. Murphy, N. Revire (ed.), River Books, Bangkok [à paraître].

41. C. Jacques, « Mahendravarman's campaigns in the North-East Thailand : new evidence from the inscriptions of Wat Phu », communication à la 5th International Conference on Thai Studies, Londres, 1993, document ronéotypé. Pour la dernière inscription découverte (Roi Et, Thaïlande), cf. Lorrillard, « Pre-Angkorian Communities ... », *op. cit.*

42. Claude Jacques (communication orale) semble préférer l'attribution à Jayavarman I. Saveros Pou (*Nouvelles inscriptions du Cambodge*, vol. 4, L'Harmattan, 2011, p. 65-68) pencherait davantage, tout en soulignant sa prudence, pour Jayavarman II. Il s'agirait alors de la seule inscription où ce roi n'est pas cité de façon rétrospective.

dans le développement du site. Répondant à l'appel lancé quelque quarante années plus tôt par George Cœdès, le PRAL (Projet de recherche en archéologie lao), sous la conduite d'une équipe franco-lao dirigée par Marielle Santoni et Viengkèo Souksavatdy a entrepris dans les années 1990 plusieurs campagnes de fouilles sur le site de Vat Phu. L'objectif était d'abord de révéler les couches d'occupation les plus anciennes. Les premiers travaux ont concerné la partie supérieure du complexe religieux et ont abouti à la mise au jour, au pied de la falaise, d'un vaste ensemble de captage et d'adduction de l'eau de la source sacrée vers le sanctuaire sommital qui permettait l'ondoiement permanent d'un *liṅga*. Ils ont également confirmé, avec la découverte de nombreux éléments préangkoriens réutilisés en fondation lors de réaménagements, la grande ancienneté du sanctuaire, rebâti à l'époque angkoriennne. Les recherches ont alors été orientées vers la ville ancienne d'où provenait la stèle de Devānīka. Les traces de plus de trente monuments y avaient été présumées par la photographie aérienne et furent confirmées par les prospections géomagnétiques. Dès les premières reconnaissances effectuées en 1991, de nombreux vestiges lapidaires – éléments architecturaux et mobilier culturel – furent retrouvés en surface. Parmi ceux-ci figuraient les deux gros socles où sont gravées les inscriptions K. 1173 et K. 1174. Ils font partie de ces quelques piédestaux destinés à supporter une statue du Taureau que l'on associait à un sanctuaire (probablement shivaïte), alors que la plupart des autres stèles inscrites de Citrasena/Mahendravarman se limitaient apparemment à commémorer une victoire par l'érection d'un *liṅga*. Les deux supports, retrouvés sans leur image, étaient positionnés à proximité du Huay Sa Hua, un ruisseau qui était encore appelé au début du xx<sup>e</sup> siècle « Sra Ngua » (« étang du bœuf »). Lunet de Lajonquière mentionne à cette époque des vestiges de temple entraînés dans l'effondrement de la rive avec une statue, dont seul le piédestal restait visible. Celui-ci est probablement l'un de ceux que le PRAL a retrouvés<sup>43</sup>. La fouille effectuée de 1993 à 1996 des tertres de briques subsistant sur le site révèle en fait l'existence de trois monuments déjà partiellement détruits, dont un seul a pu être étudié au niveau de son soubassement, conservé sur 2,50 m de hauteur<sup>44</sup>. Il s'agit d'un sanctuaire carré avec grand avant-corps, de style simple, dont le système de construction semblait encore inconnu des spécialistes il y a une vingtaine d'années. Il pourrait bien être plus ancien que les inscriptions de Mahendravarman, mais l'entrée indique des remaniements. Devant celle-ci ont été découverts six socles cubiques en brique ou dalles de pierre, construits de part et d'autre de l'allée d'accès. Deux d'entre eux ont pu soutenir les piédestaux de statues du Taureau. À 1300 m de là, dans le village actuel de Nong Vienne, au centre de la ville ancienne, un second grand site a été fouillé entre 1996 et 1998<sup>45</sup>. Il présente une configuration particulière avec une forme ovale que délimite une large douve. Les dégagements ont révélé deux structures rondes en brique mesurant chacune environ 25 m de diamètre et juxtaposées selon un axe nord-sud. Il est difficile de voir dans ces monuments autre chose que des *stūpa* accolés. Ceux-ci ont cependant été intensément pillés et leur centre surélevé a disparu. Seuls subsistent les parties inférieures, avec les deux plateformes de circulation extérieures, ainsi que des restes d'escaliers avec

43. Au moins six images en pierre de bœuf ont été retrouvées autour de Vat Phu ; mais il ne semble pas que leur dimensions correspondent avec celles des deux piédestaux.

44. M. Santoni & Viengkèo Souksavatdy, « Fouilles sur le site de Vat Phou – Champassak », *Laos. Restaurer et préserver le patrimoine national. Colloque EFEO 1996*, éditions des Cahiers de France, Vientiane, p. 167-200.

45. M. Santoni & Chr. Hawixbrock, « Fouilles et prospections... », *op. cit.*

éléments décoratifs. Parmi eux se trouvent des panneaux de grès représentant une réduction d'édifice qui rappellent par leurs motifs la décoration de monuments du Cambodge du début du VII<sup>e</sup> siècle, notamment à Sambor Prei Kuk. Bien qu'un peu plus tardif que le sanctuaire de Huay Sa Hua, le monument de Nong Vienne n'en demeure pas moins aussi surprenant. Tout à fait original sur le plan formel, il marque également une rupture par son apparente appartenance à l'architecture bouddhique. Aucun monument comparable n'a été retrouvé au Cambodge, mais il est possible d'établir maintenant un lien avec le grand *stūpa* dégagé il y a quelques années à Si Thep, sur un site que l'on croyait jusqu'alors exclusivement dédié aux cultes hindouistes. Un troisième monument, situé à Nong Moug dans l'angle sud-ouest de la ville ancienne de Vat Phu, a été mis en évidence en 2011, à l'occasion d'une reprise des travaux du PRAL. Le caractère limité des fouilles n'a pas encore permis d'appréhender les structures découvertes dans leur totalité, mais il est tout de même possible de percevoir les traits généraux de leur organisation<sup>46</sup>. Il s'agit d'un édifice en brique axé est-ouest, long de 13 mètres, que prolonge une allée menant à un baray qui jouxte l'ensemble sur son côté oriental. Une tranchée traversant le site en son centre a révélé la superposition de différents niveaux de briques, indiquant apparemment des réaménagements. Le niveau le plus bas est constitué par un pavement de briques étroitement ajustées et de très bonne facture qui doit correspondre à un premier état du bâtiment, probablement construit à la même époque que le monument de Huay Sa Hua. La grande ancienneté de l'édifice est prouvée par les fragments d'un linteau avec arc à double segment et médaillon central, mais dont le type très particulier ne permet pas encore une datation précise. Plus récemment, en janvier 2013, de nouveaux travaux ont mis en évidence une structure en brique sur le site de Vat Sang' O, à quelques centaines de mètres de la limite nord de la ville ancienne, mais il faudra attendre des fouilles plus développées pour préciser le plan du bâtiment<sup>47</sup>.

### Les perspectives

Les fouilles effectuées sur les monuments de Huay Sa Hua, Nong Vienne, Nong Moug et Vat Sang' O n'ont en fait révélé qu'une toute petite partie du potentiel archéologique que recèle la ville ancienne de Vat Phu. Si les structures repérées en photographie aérienne et en prospections de surface apparaissent encore nombreuses, la taille de certaines d'entre elles – notamment dans le quart nord-ouest de l'enceinte (Nong Saphang, Don Pu Ta, Nong Deun) – nécessite pour leur investigation des moyens plus importants que ceux qui ont été mis en œuvre jusqu'à présent. La ville cernée par son enceinte n'est pourtant pas le seul endroit à offrir un riche potentiel archéologique pour la période khmère la plus ancienne. Des ruines de monuments en brique ont été révélées à l'extérieur de ses limites, notamment dans la proche ville moderne de Champassak (Vat Lakhon), mais également bien plus loin, sur des sites qui semblent avoir constitué des étapes dans un réseau de communication distinct de celui de l'époque angkorienne. Les sanctuaires restent encore proches du Mékong. Ils apparaissent en aval à la hauteur de la frontière avec le Cambodge, sur les îles de Khone et de Khong, et dépassent largement en amont le site de Vat Phu. L'importance de l'occupation de la région de Champassak était manifestement beaucoup plus importante à une époque ancienne qu'elle ne le fut

46. M. Santoni, *Rapport préliminaire sur la campagne de fouilles 2010-2011. Mission archéologique Sud-Laos*, diffusion limitée.

47. Communications personnelles de Christine Hawixbrock et de Marielle Santoni.

au moment où la culture lao y fut totalement installée. L'examen de la photographie satellitaire, qui permet de retrouver précisément les cent kilomètres de route reliant en territoire lao Angkor à Vat Phu, montre également, à l'intérieur de vastes espaces qui ne se superposent pas forcément avec les terres contrôlées par les villages actuels, quelques centaines de grands bassins rectangulaires entourés d'importantes levées de terre, qui se situent généralement à proximité d'un sanctuaire khmer. Moins peuplée et développée qu'ailleurs, cette partie du Sud-Laos fournit encore par les marques imprimées dans son sol une image singulièrement préservée d'un aménagement territorial développé qui a dû principalement se constituer entre le VI<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle.

Axées principalement sur les monuments et leur décor, les études n'avaient jamais véritablement pris en compte jusqu'à présent les nombreux objets archéologiques dispersés à Vat Phu et dans la région de Champassak. La construction récente d'un musée et de sa réserve au pied du site a permis de rassembler une grande partie de ces témoignages, d'autres fonds étant conservés dans des musées ou des dépôts de Vientiane, Paksé et Champassak. Des missions d'expertise destinées à identifier les collections ont par ailleurs été effectuées (John Guy, Valérie Zalewsky, Christine Hawixbrock), conduisant notamment à un inventaire complet des pièces du musée de Vat Phu (Christine Hawixbrock) et à la mise en valeur des objets les plus importants. Si la période angkoriennne est représentée par beaucoup de sculptures et de pièces de mobilier culturel ou décoratif, semblables à celles qui ont été retrouvées au Cambodge, c'est la période préangkoriennne qui a toutefois apporté le plus à la connaissance historique du site en révélant une grande diversité de vestiges anciens. Une série de linteaux pourrait par exemple bousculer un schéma jusqu'ici établi. En 1968, Mireille Bénisti avait bien mis en évidence les particularités importantes d'un groupe de pièces architecturales de ce type retrouvées dans le nord du Cambodge, au confluent de la Sé Kong et du Mékong, sur les deux sites voisins de Thala Borivat et de Stæng Treng<sup>48</sup>. Ce groupe, tout en se rattachant au style de Sambor Prei Kuk, en constitue toutefois un niveau manifestement plus ancien (début du VII<sup>e</sup> siècle), encore très proche des modèles indiens. Le territoire tout proche du Laos n'avait pas été pris en compte par l'historienne de l'art, puisque les études précédentes ne mentionnaient ou ne décrivaient à l'époque aucun linteau susceptible de l'intéresser. Six ans plus tard, elle se vit toutefois obligée de revenir sur le sujet en considérant un linteau inédit photographié en 1970 par Jean Filliozat à proximité du Vat Luang Kau, au pied de Vat Phu<sup>49</sup>. Celui-ci était peut-être visible depuis longtemps, car les vestiges de la ville ancienne n'avaient jamais vraiment été détaillés, mais il est également possible qu'une fouille sauvage l'ait révélé subitement. La stylistique générale le rattache aux linteaux de Thala Borivat, mais certaines particularités le lient déjà à ceux de Sambor Prei Kuk. Le caractère composite de ce linteau rendait difficile sa datation, puisqu'il pouvait se situer entre les deux « périodes » – il introduisait alors des innovations qui allaient caractériser le style de Sambor Prei Kuk – mais il pouvait également s'agir d'un exemple plus tardif ayant déjà assimilé les influences de Sambor Prei Kuk, tout en conservant les principales particularités de Thala Borivat. M. Bénisti conclut à l'époque que « le linteau de Bassak (Champassak) restant, jusqu'à présent, stylistiquement unique, ne p[ouvai]t suffire à trancher une telle question ». Les données sont aujourd'hui totalement différentes puisque les enquêtes de

48. M. Bénisti, « Recherches sur le premier art khmer : I. Les linteaux dits de Thala Borivat », *Arts asiatiques* 18, 1968, p. 97-101.

49. M. Bénisti, « Recherches sur le premier art khmer : VI. Linteaux inédits et linteaux méconnus », *Arts asiatiques* 30, 1974, p. 131-172, en particulier p. 154-155.

terrain menées depuis une vingtaine d'années, notamment celles du PRAL, ont révélé dans le Sud-Laos une douzaine de nouveaux linteaux préangkoriens<sup>50</sup>. La majorité d'entre eux possède un arc simple à double courbure et motif central unique, mais leur analyse pose de nouveaux problèmes. Si trois de ces linteaux possèdent par exemple le *makara* aux extrémités, aucun n'offre avec les autres une véritable correspondance. Le premier partage en effet les caractéristiques du linteau photographié en 1970 (il a été trouvé à proximité de ce dernier) ; le second apparaît plus ancien en répondant aux critères de Thala Borivat ; quant au troisième, il possède une tête de monstre (Kāla) à la place du médaillon central qui contient habituellement Garuḍa, offrant ainsi quelque ressemblance avec un linteau plus tardif de Thala Borivat (Prasat Khtop). D'autres linteaux ont donné lieu à des variantes plus importantes, comme trois d'entre eux qui ne montrent plus du *makara* qu'une tête très stylisée, ou trois autres encore, où cette tête a disparu au profit d'un motif floral. C'est un motif de ce type qui vient d'ailleurs s'insérer au centre de l'arc. Un glissement vers le style de Prei Kmeng paraît ici probable, mais les formes extrêmement simples empêchent toute catégorisation précise. La possibilité d'une évolution du motif du *makara* vers un motif floral par le biais d'une stylisation de la tête de l'animal, processus qui ne semble pas attesté ailleurs, pourrait être d'un grand intérêt pour l'histoire de l'évolution des formes. Autour de Vat Phu, les étapes de l'évolution générale durant le VII<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> siècle paraissent d'ailleurs toutes représentées, puisque l'on possède également des linteaux des styles de Sambor Prei Kuk, Prei Kmeng et Kompong Preah. Des linteaux préangkoriens tardifs (Kompong Preah) se rencontrent plus au nord et à l'est, dans les provinces de Savannakhet et Attopeu.

Si M. Bénisti a montré l'affinité très proche entre les motifs de l'art préangkorien et des modèles indiens qui leur sont pratiquement contemporains, le mode de diffusion de ces motifs est resté très peu étudié. Pour ne s'en tenir par exemple qu'au cas du site de Thala Borivat, personne n'a encore expliqué la présence sur les bords du Mékong, à plusieurs centaines de kilomètres de son delta, de linteaux reconnus comme les plus anciens du monde khmer. Certains auteurs ont déjà discerné des rapports sur le plan stylistique entre la sculpture la plus ancienne de My Son et celle des œuvres khmères du VII<sup>e</sup> siècle, notamment à Sambor Prei Kuk et dans le style de Prei Kmeng. Si ces rapports sont avérés, des voies de communication naturelles telles que la Sé Kong et ses affluents de gauche ont nécessairement été empruntées, tout comme les routes les moins difficiles qui traversent la cordillère Annamitique. On comprendrait mieux ainsi l'importance des sites de Vat Phu et de Thala Borivat/Stœng Treng, situés de part et d'autre des chutes de Khone. Sans revenir sur l'origine géographique de Devānīka ou sur le culte à Bhadréśvara, l'influence chame dans la province de Champassak s'est peut-être manifestée dans des éléments architecturaux et du mobilier culturel. À propos de plusieurs pièces très anciennes retrouvées à proximité du temple – plaques de grès décorées de motifs végétaux ou de visages en bas-relief sous arcature et élément de corniche sculpté d'une frise de *gana* atlantes –, Christine Hawixbrock a suggéré récemment un rapprochement avec l'art cham, sans exclure toutefois d'autres sources d'inspiration<sup>51</sup>. John Guy (notes non publiées) a également évoqué des similitudes avec cet art, notamment pour les motifs décoratifs de bases de colonne et l'emploi de pierres d'offrandes (*balipiṭha*). Pierre Baptiste fait par ailleurs un parallèle intéressant entre les trois grandes plaques d'échiffre figurant une

50. Marielle Santoni a déjà abordé le sujet dans une communication prononcée à la 13<sup>e</sup> conférence internationale de l'EurASEEA (27 septembre-2 octobre 2010).

51. Cf. son article dans le présent volume.

réduction d'édifice qui ont été retrouvées de part et d'autre des escaliers du soubassement du monument de Nong Vienne et les reproductions du même type qui se trouvent sur un grand piédestal de My Son daté du VII<sup>e</sup> siècle<sup>52</sup>.

À l'opposé du monde cham, une autre source d'influence se révèle progressivement pour un certain nombre de vestiges retrouvés à Vat Phu : celle des régions de l'ouest, liées en grande partie aux Mûns et à un type de culture que l'on associe conventionnellement au nom de Dvāravatī. Les pièces concernées sont essentiellement bouddhiques et n'ont véritablement été mises en évidence que depuis l'organisation des collections et l'ouverture du musée. Parmi les témoignages significatifs figurent la partie inférieure d'un grand Buddha en grès assis à l'européenne, comparables à des exemples du lointain site de Nakhon Pathom, ainsi qu'un petit Buddha assis en bronze daté du VIII<sup>e</sup> siècle, dont les deux mains font le geste de l'enseignement. Un lien avec Si Thep est possible, mais cinq cents kilomètres séparent ce site encore énigmatique de Vat Phu – et des relations avec des cités intermédiaires de la vallée de la rivière Mun paraissent plus probables<sup>53</sup>.

Le lien entre les établissements préangkorien et les cours d'eau étant établi depuis longtemps, il est assez logique de chercher en priorité sur les rives du Mékong, en amont des chutes de Khone, les influences qui ont pu s'exercer dans les productions khmères du Sud-Laos. La recherche est délicate dans la mesure où elle touche à la question encore confuse des rapports historiques entre les premières entités politiques du bassin inférieur du Mékong, et en particulier à celle des relations entre le Funan et le Zhenla. C'est pourtant bien du côté du delta du fleuve qu'il faut, semble-t-il, chercher les principaux modèles des aménagements, structures et objets anciens retrouvés à Vat Phu. Le quadrilatère formé par sa ville ancienne offre dans doute davantage de comparaisons avec les aménagements quadrillés retrouvés dans le sud du Vietnam qu'avec les « villes rondes » identifiées sur le plateau de Khorat. Les soubassements de monuments, tel celui de Huay Sa Hua, sont pour l'instant également associés à la fin de l'époque du Funan, à défaut de trouver des modèles plus probants dans l'art khmer du nord du Cambodge. C'est toutefois dans la statuaire que les influences les plus évidentes ont été détectées, notamment avec des pièces bouddhiques et peut-être vishnouites. Parmi les premières on pourra mentionner une nouvelle fois la partie inférieure du grand Buddha assis à l'européenne, qui pourrait avoir été inspiré indirectement par le très ancien Buddha du même type de Son Tho (au Vietnam). Du même endroit, ainsi que du site relativement proche d'Angkor Borei, proviennent d'autres images dont la facture apparaît très comparable à celle de têtes et de corps de Buddha retrouvés à proximité immédiate de la ville ancienne de Vat Phu, au Vat Lakhon établi sur les ruines d'un très ancien sanctuaire. Le lien entre le sud du Laos et la région d'Angkor Borei est encore marqué par une autre série d'images exceptionnelles, dont certaines ne sont malheureusement plus visibles qu'à travers les photographies qui en ont été faites. C'est le cas par exemple d'une statue masculine sans bras (et donc sans attributs) que Piriya Krairiksh identifie tout de même à un *avatāra* de Viṣṇu, la datant de la toute première période du style du Phnom Da, soit du début du VI<sup>e</sup> siècle<sup>54</sup>. C'est le cas également d'une tête de Viṣṇu disparue dans les mêmes conditions, que Christine

52. P. Baptiste, « Les piédestaux et les soubassements dans l'art cham hindou : une spécificité ? », *Trésors d'art du Vietnam : La sculpture du Champa, I<sup>er</sup>-XI<sup>e</sup> siècles*, RMN, Paris, 2005, p. 109-121, en particulier p. 111.

53. Cf. M. Lorrillard, « Pre-Angkorian communities ... », *op. cit.*

54. Piriya Krairiksh, « An early Khmer sculpture from southern Laos », *Journal of Siam Society* 68/1, 1980, p. 39-42.

Hawixbrock date de la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle<sup>55</sup>. Celle-ci compte plus d'une quinzaine d'images vishnouites préangkoriennes retrouvées autour de Vat Phu, mettant par là en évidence l'importance qu'aurait pu avoir la région de Champassak dans la diffusion de ce type d'images dans toute l'Asie du Sud-Est à une haute époque. Si Devānīka parvint depuis le delta du Mékong jusqu'à la montagne du *Liṅga*, il pourrait alors faire partie de ces aristocrates du Funan qui propagèrent la culture indienne à l'intérieur des terres.

Découvert il y a déjà pratiquement cent cinquante ans, le site de Vat Phu est donc encore loin d'avoir révélé tout son potentiel pour la recherche historique. Après avoir été longtemps concentrée sur les seuls vestiges visibles du complexe monumental d'époque angkoriennne, l'attention des archéologues et des historiens de l'art commence aujourd'hui à se porter sur des vestiges plus anciens, en particulier ceux qui proviennent de l'importante cité enfouie sur les bords du Mékong, à quelques kilomètres à peine de la montagne du Liṅgaparvata. Il est à présumer que cette cité, dont le rôle historique a certainement précédé celui de Sambor Prei Kuk, pourra contribuer encore davantage à notre compréhension des origines de la civilisation khmère, et plus généralement à celle de la rencontre entre des formes importées de la culture indienne et une culture proto-historique développée, déjà profondément inscrite dans les terres continentales de l'Asie du Sud-Est. L'importance de Vat Phu fut à l'évidence liée à sa situation géographique. La position du site sur les bords du Mékong, dans un bief où le fleuve est d'une grande navigabilité, mais également à mi-chemin entre les confluent de deux grands affluents de droite et de gauche, explique en partie la faveur dont il a bénéficié. Il est probable que la barrière protectrice offerte sur son côté occidental par la petite chaîne montagneuse a également facilité une implantation, tout comme l'abondance des ruisseaux dévalant des pentes, qui permettaient une bonne irrigation des terres. Mais les raisons essentielles du choix de la position du sanctuaire tiennent à l'association immédiate qui a été faite dans des esprits pénétrés de conceptions religieuses hindouistes entre la configuration du site et une représentation sacrée où la symbolique des formes et de l'espace occupe une place fondamentale. L'identification du sommet de la montagne à un *liṅga*, précédant (ou peut-être même suivant) l'association du Mékong au Gange, transfigurait ici mieux que partout ailleurs le rapport avec le divin. Il faut y voir les raisons de l'exceptionnelle pérennité du site. L'ancienneté de Vat Phu et le caractère central de son rôle dans l'histoire khmère ne devaient cependant pas en faire un endroit isolé. S'il est manifeste qu'il y a eu au cours du I<sup>er</sup> millénaire un déplacement vers le sud-ouest du cœur politique et religieux l'espace khmer, Vat Phu ne se trouva pourtant jamais tout à fait en marge de cet espace. Des recherches menées récemment ont redonné de l'actualité aux observations selon lesquelles l'Empire angkorien aurait étendu son influence dans des régions plus septentrionales du Laos, en particulier jusqu'à la plaine de Vientiane. Ces mêmes recherches ont montré par ailleurs que le développement vers le nord de la culture khmère avait déjà laissé de nombreux vestiges pour la période préangkoriennne, attestant plus encore peut-être une véritable occupation du sol, mais que la limite atteinte s'arrêtait au cours de la Sé Bang Fai, au nord de la plaine de Savannakhet, dans un espace que les Mōns avaient également fortement investi.

55. *Op. cit.* Madeleine Gitcau (*Art et archéologie du Laos*, Picard, 2001, p. 9, 64) date cette tête du début du VIII<sup>e</sup> siècle.